

Urgences



Ça

Michelle Dubois

Numéro 1, 2e trimestre 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/025016ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/025016ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Urgences

ISSN

0226-9554 (imprimé)

1927-3924 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Dubois, M. (1981). Ça. *Urgences*, (1), 94–101. <https://doi.org/10.7202/025016ar>

Michelle Dubois

CA

Je cherche à nommer ce qui m'appelle
vertige des yeux dans le recul
dans le grondement sourd qui monte du gouffre

ça
ce n'est pas une voix
mais ça hurle au soleil
ce n'est pas une main
mais ça tord la courbe des coteaux
ça déchire le calme bleu à midi
ça projette des nuages et des brumes à ma fenêtre

et ça glisse et ça crisse et ça plisse
dans les failles oubliées
dans les lézardes du mur ancestral
ça se tapit pour mûrir et mourir
et ça gonfle de sécrétions salées
et ça pue le silence furieux

ça
dans sa rondeur assoupie
ça dévale vers la rivière

ça flotte longuement
ça cascade ça tourbillonne
puis ça s'accroche
à une branche qui pend d'un tronc abattu

ça s'agglutine et ça se fixe
ça se fond dans son cocon
ça ronronne
ça dort pendant un siècle de printemps humide

et j'attends sur ma barque la naissance et l'envol
le papillon sublime et ses ailes qui seront mes voiles
avec des soleils couchants soleils levants soleils ardents
ses horizons bleus comme la ligne des montagnes ligne
des eaux ligne d'en haut

ses feuilles vertes dorées et brunes
avec ses ailes qui seront le voyage et le paysage
le papillon comme une soie dans l'air
moi tirée au fil de l'eau
jusqu'à la mer

mais ça ne bouge plus
ça
que je n'ai jamais vu ni senti ni nommé
mais j'entends

les sanglots qui suintent du sarcophage
ça s'est pris dans les fils lacés par le silence
ça sanglote
ça s'étrangle mais jamais tout à fait

ma barque avance sans le satin des voiles
le coeur claque comme un sabot
les mains s'agrippent aux rames
dans la saccade et saccage
je tourne en rond
je me saborde
je coule dans l'en-deça

et ça surgit que je vais nommer un jour
sans visage sans nom
comme un nuage noir dans la nuit noire
que je vais fixer sans le voir jusqu'au matin

au lever du soleil
j'irai contempler les entrailles du monde

CIRCONSTANCIELLES

Quand je sais le silence ouvert comme une nuit
il n'est ni trop tard ni trop tôt c'est le moment
de tomber dans les bras du vent au galop
tirant la lune en poudrerie au ras des champs
c'est le moment de glisser devant les loups
sur des rivières limpides et dures c'est le moment
de rouler au flanc du coteau dans le moelleux
et l'ouaté pour rebondir dans les écharpes noires
du ciel qui penche
ses lumières ses fées ses dragons
c'est le moment de sombrer dans le rire ardent des forêts
où les fous sont rois
le trèfle vert et noir le coeur saignant bleu
c'est le moment

Quand je souffle et que le vide commence à bruire si près
qu'il vient courir et déplacer les repères de ma mémoire
derrière mes yeux c'est la glissade des filets blancs

effilochés
et pourtant si tenaces discontinus mais si près de la ligne
courbe s'accrochant aux voûtes lisses des amas de songes
dérivant si près de l'accostage et toujours dans l'élan
aspirés par la plaine en avant jusqu'à l'obstacle
l'arête noire dressée

quand je retiens le souffle au pied du mur le bruissement
s'éteint
quand s'amoncellent les gouttes de vent captives quand
pour nier l'empêchement la rondeur dessine sa plénitude
voilée mais
déjà vibrante et sous mes mains secouée du tremblement des
pierres
au faite du volcan

quand j'entends ce souffle renaître dans cet ailleurs où
je reconnais le mouvement infime et persistant des pas et
des voix
qui enlacent et délacent leurs échos
ma perte se retourne et montre ses yeux de transhumance

Quand le temps m'est donné de regarder le temps qui fait
 et refait les ombres et les jours sur ma peau d'hiver
 sur mes bras quotidiens sur mes yeux d'ailleurs
 c'est la pure saison
 qui jette son étreinte et son écharpe à mon cou pour me dire
 reste
 et courbe ta peur et plie ton refus et brise ton sommeil
 quand je courbe la peur en deça des lignes vers l'inconnu
 sans bornes
 des espérances mêlées à l'horizon multiple qui roule au ras du
 vent
 et nage dans l'allègement des lendemains
 quand je plie le refus le front tendu vers l'imperceptible
 chemin
 des acquiescements que je reconnais à son goût de
 framboises dans
 la poussière du soleil et à l'ardeur rouge qui monte de la
 terre ouverte
 quand je brise le sommeil avant l'aube et que déjà les
 champs
 ont respiré vingt fois et que les forêts ont recommencé leur
 lente
 ascension vers les nuages culbutant les liens des rocs de leurs
 bras
 effrénés
 la terre bouge l'écho jaillit sous mes pieds
 je retrouve le parfum des rivières après le dégel
 et cette lumière

Comment dire l'hiver avec des mots d'été?
 je ne peux sentir le souffle tiède de la rivière qui halète
 je ne peux entendre son ronronnement quand elle frôle en juin
 ni humer son parfum de roseaux sous la pluie la berge
 mais quand la lumière blanche éclaire janvier à travers
 à travers mes yeux à travers le temps ma vitre
 comment tenir les paupières levées sur le déchaînement
 cavalières éperdues chevauchant l'arrondi poursuivant les des poudreries
 traquant la plaine jusqu'au fleuve forêts tenaces
 et ne pas lire dans leurs cheveux dénoués les vagues
 les jeux les étincelles et le bercement infini où je passe clapotantes
 chaque jour à quatre heures encore
 ce moment dans la tempête a l'âge de mes rêves
 comme en un ventre doux la colère et l'amour agitent
 contre la peau de l'enfant leurs remous
 je vis aujourd'hui dans la maison chaude à l'abri de la haine
 et dehors tout offerte à la douceur du printemps sur la glaciale
 et j'écris que la nuit a toujours sa longue main qui danse plaine mère